

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **35 (1941)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Georg Schreiber : Deutschland und Spanien. Volkskundliche und kulturkundliche Beziehungen. Zusammenhänge abendländischer und iberamerikanischer Sakralkultur. Mit 7 farbigen und 64 einfarbigen Tafeln. L. Schwann, Düsseldorf 1936.

Ce fort volume fait partie de la collection si avantageusement connue, publiée par la librairie Schwann, « Forschungen zur Volkskunde ». Richement pourvu d'illustrations inédites et suggestives (7 planches en couleur et 64 en noir, en tout 155 illustrations), il contient le résultat des savantes et persévérantes recherches de Mgr Schreiber relatives aux influences « cultuelles » et « culturelles » de l'Espagne sur l'Allemagne ; ou mieux, sur les pays de langue allemande, ce qui inclut une bonne partie de la Suisse. Mais, cet ouvrage a en outre une portée plus générale et aboutit à préciser la signification et l'importance de l'Espagne pour le catholicisme et la culture de toute l'Europe occidentale, notamment de l'Europe sous son aspect de chrétienté médiévale.

Jadis déjà, on manifesta, en Allemagne, de l'intérêt aux échanges réciproques entre l'Espagne et l'Allemagne dans les domaines de la littérature et des arts et dans celui connexe des coutumes et traditions populaires. Ce fut le cas particulièrement à l'époque romantique. Ainsi, en 1845, Görres préfaçait une « Histoire de la littérature espagnole » par L. Clarus. Mais on n'avait peut-être pas encore suffisamment mis en relief les assises profondément religieuses de la culture espagnole. En comblant cette lacune, Mgr Schreiber s'est acquis un mérite nouveau. Grâce à son érudition immense et à son étonnante perspicacité en tout ce qui concerne les traditions et usages populaires chrétiens (le *Volkstum* devenu si à l'ordre du jour en Allemagne), il a écrit une œuvre magistrale et capitale, d'une richesse peu ordinaire de détails.

De cette œuvre, il ressort donc que la « sacralité » ibérique, selon le terme préconisé par Mgr Schreiber, a commencé de bonne heure à exercer son influence européenne avec le culte de saint Vincent de Saragosse, l'illustre martyr de la persécution dioclétienne. Elle a continué à s'affirmer jusqu'à nos jours avec le « Christ agonisant de Limpas », en passant par saint Herménégild, saint Firmin, saint Jacques de Compostelle, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint François de Borgia, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, saint Jean de Dieu, saint Vincent Ferrier, saint Dominique, saint Isidore le Laboureur, etc. Non seulement sont indiqués les emprunts allemands faits à l'Espagne, mais les voies par lesquelles ils se sont acheminés vers l'Europe centrale : France, Bourgogne, Pays-Bas, ainsi que leurs changements et adaptations à la mentalité populaire allemande.

Trois grandes vagues d'influences peuvent être discernées. D'abord celle du diacre, émule de saint Etienne et de saint Laurent, du glorieux martyr de Saragosse, qui conquiert, peut-on dire, les sympathies de l'Occident et même de l'Orient. Puis celle du prodigieux pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Enfin, celle qui, commençant avec saint Vincent Ferrier, au XV^me siècle, inaugure la marche triomphale des restaurateurs spirituels et intellectuels de l'Espagne des Habsbourg, ce dont profita largement leur Saint Empire Germanique tout entier lors de la Contre-Réformation. « Ce fut un événement d'une portée inouïe pour la piété populaire comme pour le sentiment national espagnol que la canonisation, le même jour du 16 mars 1622, de pas moins de quatre Espagnols : Ignace de Loyola, François Xavier, Thérèse d'Avila et Isidore le Laboureur. »

Noms de baptême et patronats d'églises et de groupements religieux et profanes, confréries et corporations ; dévotions spéciales et retraites sanctificatrices ; « mystères » et théâtre jésuitique ; livres et images de piété : autant de manifestations par lesquelles, sans parler des répercussions dans le domaine des idées, se caractérise ce millénaire échange sacré. Et le rattachement à l'histoire générale de la profusion de ces détails constitue un mérite particulièrement appréciable du livre de Mgr Schreiber.

En tant que livre strictement historique, il a dû faire la part inévitable de l'humain dans cette « sacralité ». Nous y trouvons, en effet, maintes déformations « cultuelles » qui engendrèrent de pures superstitions. Nous y rencontrons, causés par le goût effréné du moyen âge pour la possession de reliques insignes, des agissements des plus répréhensibles, allant jusqu'à la fourberie et au vol caractérisé : tel le cas de l'accaparement du chef de saint Vincent au profit de la collégiale de Berne.

Ceci nous amène à relever encore l'importance de l'ouvrage de Mgr Schreiber pour la Suisse. Plusieurs églises paroissiales de notre pays étaient dédiées à saint Vincent : Montreux, Farvagny, Vuissens et Berne. C'est dans cette ville surtout que le culte du saint diacre espagnol fut en honneur. La vieille église paroissiale de Berne lui était déjà dédiée. Le Munster qui la remplaça et fut consacré en 1484 devint par excellence la « Collégiale de Saint-Vincent ». Enfin, conséquence naturelle, la dévotion à saint Vincent rayonna de la capitale dans tout le territoire bernois, au point que Mgr Schreiber peut énumérer dix-sept églises qui possédaient des images, soit vitraux, tableaux ou statues du grand martyr.

Ce culte, si aimé des Bernois, conduisit donc, l'avant-veille de la Réforme, à une véritable énormité, typique non seulement du culte des saints au moyen âge, mais aussi du rôle qu'il jouait dans la politique des cités de l'époque. Berne ne possédait aucune relique authentique de son saint patron. Or, voici qu'en 1463 se présenta au Conseil de la ville un certain Bâli qui, en échange d'un emploi dans l'administration bernoise, offrit de dérober et d'apporter à Berne le chef de saint Vincent, relique conservée à Cologne, dans l'église de Saint-Laurent. De fait, la proposition fut acceptée, le coup réussit et la relique désirée fut reçue à Berne avec tout l'apparat de la dernière période gothique. Là-dessus, naturellement, plainte à Berne de la part du bourguemestre et du Conseil de Cologne de

ce que le chef de saint Vincent qui, durant 200 ans, avait reposé en leur église de Saint-Laurent, avait été emporté « subrepticement et par vol ». Il y eut échange d'explications, mais finalement Berne eut le dernier mot et garda, enchâssée d'or et de pierres précieuses, la relique qui se trouvait encore dans le trésor du Munster après la Réformation.

Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle fut également très en honneur, chez nous, au moyen âge et jusqu'en plein XVII^{me} siècle. Mgr Schreiber n'entre pas, à ce sujet, dans les détails. Mais ses indications générales pourraient facilement être complétées et servir de base à un travail intéressant, grâce aux nombreuses données documentaires contenues dans nos annales historiques sur le culte de saint Jacques et en particulier sur le pèlerinage à Santiago, le plus célèbre après ceux de Jérusalem et de Rome. Dans son étude sur « Les patrons d'églises de l'ancien diocèse de Lausanne au moyen âge », Michel Benzerath énumère dix-huit églises du diocèse dédiées à saint Jacques le Majeur.

Avant de terminer ce compte rendu, accordons une part, mais une part minime, à la critique. Mgr Schreiber écrit à la page 24 de son bel ouvrage que l'ancien diocèse de Lausanne était évêché suffragant de Lyon, alors qu'en réalité il le fut de Besançon. Ce lapsus, quoique fâcheux, ne saurait diminuer la confiance que mérite l'historien de valeur qu'est Mgr Schreiber. Néanmoins, il comporte une fois de plus la leçon des précautions minutieuses à prendre en vue d'assurer l'exactitude totale et sans défaillance d'un ouvrage historique.

On pourrait également signaler à Mgr Schreiber, que dans l'abondante littérature de son sujet, lui ont échappé les « Etudes pour l'histoire de la fondation de la ville de Berne », dans lesquelles le D^r Hans Strahm déduit du culte bernois de saint Vincent d'intéressantes conclusions relatives à cette fondation.

Aux amateurs de la soi-disant « grande histoire », laquelle ne relate guère que batailles, traités de paix éphémère, actions d'éclat des grands de ce monde, le développement extraordinaire, dans nos contrées, du culte rendu à un nombre étonnant de saints espagnols paraîtra de la très « petite histoire ». En réalité, celle-ci est la plus intéressante et la plus suggestive d'initiatives actuelles marquées au coin de la précieuse expérience du passé.

E.-S. Dupraz.

Stähelin Ernst : Vom Ringen um die christliche Grundlage der Schweizerischen Eidgenossenschaft seit der Geltung der Bundesverfassung von 1874. Basler Universitätsreden. 10. Heft. Basel 1939. Verlag Helbing und Lichtenhahn.

Diese am 17. November 1939 gehaltene Basler Rektoratsrede ist die Fortsetzung des Aufsatzes « Vom Kampf um die Christlichkeit der Schweizerischen Eidgenossenschaft » (vgl. diese Zeitschrift 31. Bd., 1937, p. 89 f.). Derselbe Fragenkreis, der dort für die Zeit von der Helvetik bis zum Kulturkampf untersucht wird, findet hier seine Darlegung für die Jahre von 1874 bis zur unmittelbaren Gegenwart.

Der Verfasser unterscheidet zwei Hauptgruppen von publizistischen Äußerungen über die Christlichkeit der Schweiz. Die Verfassungskämpfe von 1872/74 riefen auf katholischer Seite Graf Scherer-Boccard und Segesser, auf evangelischer den Basler Professor Thiersch und Hilty auf den Plan und als überkonfessionelles politisches Organ positiver Christen entstand der « Eidgenössische Verein », der bei der Schulvogt-Abstimmung von 1882 einen weithin sichtbaren Erfolg davontrug. Eine neue Beschäftigung mit der Idee einer christlichen Schweiz hat dann erst die durch den Weltkrieg von 1914 eingeleitete und 1933 offenkundig gewordene Erschütterung des liberalen Verfassungsstaates ausgelöst. Wortführer für die Katholiken in neuen geistigen Mühen um eine christliche Schweiz waren Gonzague de Reynold, Bundesrat Philipp Etter und Oskar Bauhofer. Auf protestantischer Seite setzt das bezügliche Schrifttum auffälligerweise früher ein: der Theologe Leonhard Ragaz, der Historiker Hermann Bächtold und auch der Jurist Max Huber schrieben mehr unter dem Eindruck des Krieges von 1914/18 als unter jenem der liberalen Staatskrise und der Erneuerungsbewegung von 1934.

Die feinere Witterung der Protestanten in die neue Aktualität des Problems « Christliche Schweiz » hat nun freilich nicht zu tieferen Einsichten in das staatspolitische Wesen desselben geführt. Es fällt auf, wie sehr in der angeführten reformierten Publizistik das Ringen um die christlichen Grundlagen der Schweiz ausschließlich im Ethischen und Religiösen stecken bleibt, wie wenig die wesentlich politische Seite der Frage erkannt und wie noch viel weniger politische Lösungen ins Auge gefaßt werden. Politische Erneuerung wird christlicher Erneuerung gleichgesetzt, für eine christliche Demokratie in erster Linie nicht Änderung der politischen Form, sondern des Inhaltes und der die Demokratie tragenden Menschen gefordert. Typisch für diese Art « christliche Politik » ist etwa Hermann Bächtold, dessen tiefe ethische Auffassung von Politik hohe Achtung abnötigt, bei dem sich aber letztlich alles in einen politisch substanzlosen Spiritualismus verflüchtigt und bei dem man auch nachweisen kann, wie diese Art « christliche Politik » im Grunde genommen aus pietistischer Geisteshaltung erfließt (vgl. dazu meinen Aufsatz: Ein evangelischer Politiker in Monatschrift des Schweiz. Stud. Vereins, 84. Bd., 1940, p. 349 ff.).

Das Bild vom Ringen um die christliche Grundlage der Eidgenossenschaft, das damit entsteht, ist ein einseitiges. Dieser Eindruck wird noch verstärkt, weil der Verfasser der vorliegenden Schrift den ganzen Fragekreis bloß aus dem Blickpunkte des Theologen überschaut. So wird beispielsweise vom Schrifttum Theodor Scherer's nur « Der christliche Staatsmann » angeführt, nicht aber das ideengeschichtlich viel bedeutendere Werklein « Revolution und Restauration der Staatswissenschaft », welches den interessanten Versuch macht, « die Haller'schen Staatsgrundsätze auch einem größeren Publikum zugänglich zu machen » und das aus den Bemühungen herauswuchs, dem Solothurner Liberalismus in den Verfassungskämpfen von 1840/41 staatspolitisch konservative Gedanken gegenüberzustellen (dazu Schweiz. Rundschau, 41. Bd., 1941, p. 184 f.). Und vollends Segesser's Bemühungen um eine christliche Schweiz kann man

nur von seiner konservativen Grundhaltung aus richtig werten und nur von hier aus vermag man auch die eigentliche Größe von Segesser's christlicher Politik zu ermessen, die in der Zeit des aufsteigenden Liberalismus konservativ-föderalistische Grundgedanken mit aller Konsequenz durchdachte und in der praktischen Politik hochhielt.

Stähelin geht der nach meiner Auffassung wesentlichen Unterscheidung, welche die konservative Grundhaltung in die « christliche Politik » hineinbringt, nicht weiter nach. Er schildert uns jenes Ringen um die christlichen Grundlagen der neuzeitlichen Schweiz, das sich auf dem verfassungspolitischen Liberalismus aufbaute und das die ethische Reinigung und christliche Veredelung der liberalen Schweiz erstrebte. Das Mühen um eine christlich-konservative Schweizer Politik muß noch beschrieben werden.

Freiburg.

Dr. E. F. J. Müller.

Die Schriften des heiligen Franziskus von Assisi ins Deutsche übertragen von **Ottokar Bonmann** O. F. M. — Freiburg i. Br. 1940, Herder & Co. XI-179 SS. Gebunden 4 M.

Ce volume fait partie d'une collection intitulée : « Bücher augustini-scher und franziskanischer Geistigkeit », que publie l' « Arbeitsgemeinschaft Wissenschaft und Weisheit », éditrice de la revue du même nom. Cette collection doit comporter trois séries : des textes, des études de philosophie et de théologie et enfin des ouvrages consacrés à la vie religieuse. Le livre du P. Bonmann appartient à cette troisième catégorie, dont il constitue le deuxième volume.

L'auteur a groupé les écrits de saint François sous trois rubriques. Dans une première section (*Ordnung des Lebens*), il traduit la 2^{me} règle (celle de 1221) et la 3^{me} (de 1223), le testament et le traité sur les ermitages ; il y ajoute — mais en précisant bien qu'elle n'émane pas directement du patriarche d'Assise et qu'on y sent la main du cardinal Hugolin — la plus ancienne règle du Tiers-Ordre, qu'il croit pouvoir faire remonter non seulement jusqu'en 1228, mais, pour sa première moitié, jusqu'à 1221. Elle est publiée, ici, pour la première fois en allemand. La 2^{me} partie (*Worte der Mahnung*) renferme les 28 courtes admonitions, la lettre à tous les fidèles, l'avertissement aux clercs sur le respect dû au Saint Sacrement, la lettre à tous les Gardiens, celles au chapitre général, à frère Léon, à un ministre, les fragments qui restent des lettres à sainte Claire et enfin, avec les réserves voulues quant à leur authenticité, le billet à saint Antoine et la lettre *Ad populorum rectores*. La 3^{me} partie (*Gebet und Lobpreis*) contient le *Te Deum* de notre saint, le cantique du soleil, la salutation à Marie, la salutation aux vertus, le *Pater* et le *Sanctus* de saint François et enfin l'office de la Passion, présenté de telle sorte qu'il puisse être récité en commun dans les réunions des tertiaires.

Le volume se termine par une table chronologique des principaux événements de la vie de saint François et par un copieux indice bibliographique, se rapportant non seulement aux écrits du patriarche d'Assise,

mais aussi aux sources anciennes qui nous le font connaître ainsi qu'aux travaux récents qui le concernent. (Il y manque la plupart des études de langue française : les livres du P. Gratien, de Beaufreton, de Masseron, de Gillet, de Schneider, de Lemaître.)

Chaque traité est précédé d'une introduction, qui renseigne sur l'occasion qui lui a donné naissance, le but de cet écrit, son authenticité, sa date. L'auteur avoue s'être heurté à des difficultés dans sa tâche de traducteur : il a visé — et il a réussi — à nous donner, tout en conservant le génie de la langue allemande, un texte qui reproduise, aussi fidèlement que possible, l'esprit de saint François. Il estime que l'on n'en connaît pas suffisamment les quelques écrits qui sont conservés ; encore faudrait-il ajouter que, pour le Pauvre d'Assise plus encore que pour d'autres, cette lecture ne prend toute sa signification que pour qui a lu déjà les célèbres textes du XIII^{me} siècle qui le concernent ou du moins une bonne biographie récente du Poverello. L'auteur est aussi de cet avis, et préconise spécialement, dans ce but, l'ouvrage de Mgr Hilarin Felder : *l'Idéal de saint François d'Assise*, livre, dit-il, qui n'a pas encore été apprécié à sa juste valeur dans les milieux de langue allemande.

L. Wæber.

Johannes Vincke : Briefe zum Pisaner Konzil. Beiträge zur Kirchen- und Rechtsgeschichte. Herausgegeben von Johannes Vincke. Peter Hanstein, Verlagsbuchhandlung, Bonn 1940 ; brosch. Mk. 12.60.

Das aufregendste Geschehen, das der abendländischen Christenheit des späten Mittelalters begegnete, ist zweifelsohne das große Schisma (1378-1417). Der Gesamtverlauf des Schismas und seine wichtigsten Abschnitte sind zwar heute im großen und ganzen genügend aufgehellte, so daß von der Geschichtsforschung wesentliche Korrekturen der bisherigen Kenntnisse nicht zu erwarten oder zu befürchten sind. Immerhin zeigen neuere Veröffentlichungen, daß in einzelne Phasen noch sehr wohl neues Licht gebracht werden kann, z. B. in den Ausbruch des Schismas selbst. Dazu bleibt es für den Kirchen- und Rechtshistoriker auf alle Fälle wichtig und lehrreich, die Persönlichkeiten, die damals am Webstuhle der Zeit saßen, in ihren Bestrebungen, Hoffnungen und Befürchtungen kennen zu lernen. Mit Recht betrachtet J. V. diesen Umstand als genügende Rechtfertigung für die von ihm in dieser Schrift gebotene Wiedergabe von Briefen zum Pisaner Konzil (1409). Es sind insgesamt 125 Briefe und Aktenstücke, bis auf wenige Stücke bisher noch unveröffentlicht, alle geschrieben in den Jahren 1406-1410, also von dem Zeitpunkt an, wo der Gedanke eines Unionskonzils konkrete Gestalt anzunehmen begann, bis über dessen Abschluß hinaus. Dem Herausgeber standen wertvolle Vorarbeiten von G. Erler, H. Finke und L. Schmitz-Kallenberg zur Verfügung, und diesen widmet J. V. dankbar seine Schrift. Die hauptsächlichsten Quellen für ihn waren eine Reihe von Codices der Vatikanischen Bibliothek und ein Codex der National-Bibliothek in Turin ; dazu wurden benützt

das Staatsarchiv von Florenz, das aragonische Kronarchiv in Barcelona, die Berliner und Wiener Staatsbibliothek, die staatlichen Bibliotheken von Danzig, Eichstätt und Wolfenbüttel. Von den gemachten Funden gibt aber J. V. nur eine kleine Auswahl, die man, wie er erklärt, leicht um das Doppelte vermehren könnte. Doch schon die gebotene Auswahl gibt in ihrer Mannigfaltigkeit einen guten Einblick in das bunte Geschehen der damaligen Tage. Zum Worte kommen da die beiden Päpste Gregor XII. und Benedikt XIII. und ihre Parteigänger, die von ihnen abgefallenen Kardinäle, die Väter des Konzils von Pisa, zahlreiche Erzbischöfe und Bischöfe, die Könige von Polen, Deutschland, Frankreich, England, Aragonien, Portugal usw., die Herzöge von Österreich, Bayern, Masowien, Lothringen usw., der Großmeister des Deutschordens, der Abt von Cluny und andere Ordensobere, die Universitäten von Angers, Montpellier, Paris, Toulouse, Krakau und Wien, die Herrschaft von Florenz, die Stadtverwaltung von Siena usw. Die Großzahl der Schreiben ist in der damaligen Kanzleisprache des mittelalterlichen, vorhumanistischen Latein abgefaßt; daneben finden sich auch deutsche, italienische, katalanische und portugiesische Stücke; jedenfalls ersieht man aus dieser Veröffentlichung, daß damals das Latein nicht nur die Kirchensprache, sondern die europäische Akten- und Diplomaten-Sprache war. Den Schriftstücken selber entnehmen wir, wie die beiden Päpste das geplante Konzil von Pisa zu vereiteln und die wider sie erhobenen Anklagen zu widerlegen suchten; wie die Kardinäle des Unionskonzils ihren Abfall von dem Papst ihrer bisherigen Gefolgschaft und ihr Vorgehen damit rechtfertigten, daß ihre bisherigen Herren die gegebenen Versprechen und geschworenen Eide nicht gehalten hätten und auf andere Weise das zerrissene Kleid des Herrn der Kirche nicht wieder zusammengenäht werden könne. Und leider sind diese an die beiden Päpste gerichteten Vorwürfe nur zu berechtigt; aber umgekehrt widerlegt der sonst unsympathische Benedikt XIII. in einer umfangreichen Bulle (Nr. 92, S. 157-171) aus der Idee der Kirche und des Papsttums heraus siegreich die Ansprüche der von ihm abgefallenen Kardinäle. Wie man da deutlichst sieht, lag die Schuld an der Fortdauer des Schismas sowohl bei den beiden Päpsten wie bei ihren Kardinalskollegien. Die einmal für das Konzil entschlossenen Kardinäle bieten dann, gesamthaft und einzeln, in einer Reihe von Schreiben all ihre Beredsamkeit und ihren Einfluß auf, die auswärtigen Erzbischöfe und Bischöfe und weltlichen Fürsten für den Besuch des Konzils von Pisa zu gewinnen. Aus den Beglaubigungsschreiben derer, die sich hiefür gewinnen ließen, für ihre Abgesandten spricht fast immer eine warme Liebe zur Kirche, die Christus mit seinem Blut erkaufte habe und die er ohne Runzel und Makel sehen möchte, die aber durch das heillose Schisma schändlich entstellt werde. Wir bekommen ferner einen kleinen Einblick in die Bräuche und Mißbräuche des damaligen päpstlichen Fiskalwesens und der kurialen Pfründenverleihungen und Pfründenhäufungen (Nr. 48, 111, 112, 123), alles Mittel im Kampfe des einen Papstes gegen den andern und der beiden Päpste gegen das Konzil und umgekehrt. Wir hören da die Städte und den Adel von Friaul zu gunsten des Patriarchen von Aquileia eine sehr energische

Sprache gegen Gregor XII. führen (Nr. 12, 13), eine Sprache, die schismatisch-revolutionär klingt. Wir hören endlich, wie die Regierungen von Florenz, Pisa und Siena für das sichere Geleit der hohen Konzilsteilnehmer und für die Ordnung an dem Konzilsorte weise Vorsorge treffen. — Mit eigentlich neuen Erkenntnissen wird die Kirchengeschichte durch diese Briefe zwar nicht bereichert, auch die Frage über die Vordatierung des Konzilsausschreibens der Kardinäle wird nicht völlig gelöst; der wirkliche Ertrag ist aber ein vertiefter Einblick in das Kreuz und Quer der Unionsbestrebungen und -hoffnungen des ganzen christlichen Abendlandes, der geistlichen und weltlichen Großen in allen Ländern der lateinischen Kirche. Weitere Veröffentlichungen ähnlicher Art, die wir von der angekündigten Serie von Beiträgen zur Kirchengeschichte erhoffen, mögen uns dann die Enttäuschungen offenbaren, die das Konzil von Pisa brachte (und bringen mußte), und die weitem Unionsbestrebungen, die schließlich zum Konzil von Konstanz führten, auf dem endlich die Union hergestellt wurde.

Einsiedeln.

Dr. P. Theodor Schwegler O. S. B.

E. de Moreau, S. J. : Histoire de l'Eglise en Belgique, des origines au début du XII^{me} siècle. Deux volumes in-8 de XVIII-384 et 392 pages. Bruxelles, 1940.

Le R. P. de Moreau vient de publier sur la première période de l'histoire de *l'Eglise en Belgique* deux volumes monumentaux. C'est le premier essai vraiment critique qui ait été tenté jusqu'à présent pour expliquer la formation de *l'Eglise de Belgique*. Le dessein que l'auteur s'est proposé était extrêmement complexe. « Faire l'Histoire de l'Eglise en Belgique, c'est retracer les péripéties de l'introduction et des développements du christianisme dans les régions qui portent aujourd'hui le nom de Belgique. C'est suivre les pas des missionnaires qui en ont déraciné le paganisme et y ont semé la foi chrétienne. C'est décrire les cadres de son organisation diocésaine. C'est rechercher l'action sociale et religieuse de ses monastères. C'est étudier la répercussion des grands événements et des grands courants d'idées de l'histoire profane et de l'histoire générale de l'Eglise : sécularisations carolingiennes, invasions normandes, féodalité, réformes monastiques et création des nouveaux ordres religieux, apparition et développement des communes, querelle des investitures, croisades, hérésies, Renaissance, Réforme, Gallicanisme, Despotisme éclairé, Révolution française. C'est s'appliquer à percevoir dans la vie politique, sociale, scientifique, militaire, économique du pays, l'écho de ses conceptions religieuses. C'est mettre en lumière l'influence chrétienne que les hommes et les idées de ces régions ont pu exercer à certains moments en d'autres pays. C'est découvrir les manifestations morales, littéraires, théologiques, philosophiques, mystiques, artistiques, culturelles de sa foi. Bref, c'est s'attacher non seulement à narrer, en les situant, les faits extérieurs, à expliquer le mécanisme et

l'évolution des institutions, mais à pénétrer, si c'est possible, aux diverses époques jusque dans l'âme chrétienne du clergé et des différentes classes de la population. »

Ce programme, le R. P. de Moreau l'a réalisé avec une sagacité qui égale l'amplitude de son information. Tout ce qui est susceptible de nous faire connaître le christianisme des populations habitant le territoire de l'actuelle Belgique et des régions adjacentes, est mis en œuvre avec une maîtrise digne de l'auteur de *Saint Amand, apôtre de la Belgique et du nord de la France* et du savant article *Belgique* paru en 1933 dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*. Ce que fut le paganisme primitif de ces régions, où le culte de Mercure et de Mars voisine celui de Cybèle et d'Attis ; comment il fut combattu par les saints Materne et Servais au IV^{me} siècle, premiers pionniers du christianisme en Germanie seconde (Cologne) et dans la cité des Tongres ; ce que devinrent les évêchés de Tongres, d'Arras et de Tournai après la recrudescence du paganisme consécutive aux invasions ; quelle fut l'action des grands missionnaires, tels que saint Eloi et saint Amand au VI^{me} siècle, contre le paganisme remis en honneur par ces invasions ; et comment les régions méridionales, plus fortement romanisées et ouvertes au christianisme, se couvrirent de monastères, à un moment où le Nord n'en possédait encore qu'un très petit nombre : ces étapes de la conversion d'une population redevenue barbare et païenne sont exposées à la lumière de tout ce que les sources (trop rares au gré de l'historien) nous apprennent sur ce lointain passé. Après cette mise en œuvre minutieuse, le R. P. de Moreau étudie la politique religieuse des Carolingiens, leur mainmise sur les biens ecclésiastiques et les difficultés qui les mirent aux prises avec l'épiscopat. Suit l'histoire des invasions normandes et hongroises dont souffrirent surtout les grandes abbayes, et celle de la querelle des investitures, particulièrement violente dans les territoires de l'ancienne Belgique, en raison de la « féodalisation » des grands diocèses de Liège et de Cambrai, réalisée par les empereurs allemands à l'appui de leur politique.

Dans la première partie de son ouvrage, le R. P. de Moreau considère le fait de la propagation du christianisme en Belgique pendant une période de huit siècles ; dans la seconde, il examine le développement des institutions, des lettres et des arts durant cette même période. Cette enquête est menée avec la même rigueur que la précédente ; elle ne laisse dans l'ombre rien de ce qui est de nature à évoquer la vie de l'Eglise en Belgique aux premiers temps de son histoire. Un dernier chapitre intitulé *Vie chrétienne du peuple* nous aide à nous représenter le rôle de la religion chrétienne dans la vie quotidienne de la population : il fait grand état des *gesta* des saints, des légendes hagiographiques, du culte des reliques, des pèlerinages, des hérésies et des sectes populaires.

De toutes ces observations se dégagent les conclusions suivantes ramassées à la fin du deuxième volume :

1. Le premier mouvement de conversion vient simultanément de l'est (le Rhin) et du midi (Reims).

2. La conversion des Francs, après les invasions, est également l'œuvre des anciennes populations converties de l'est et du midi.

3. La population des premiers diocèses est à la fois germanique et gallo-romaine. A remarquer, en particulier, le phénomène d'un mouvement tendant à transporter vers le midi la plupart des sièges épiscopaux : jusqu'au milieu du XVI^{me} siècle, les populations flamandes ne connaissent que des sièges épiscopaux assez distants.

4. Les régions méridionales deviennent vite un pays d'abbayes, grâce à la libéralité des Mérovingiens ; du point de vue culturel, ces abbayes exercent l'influence la plus profonde.

5. Les églises se distinguent par leur fidélité aux princes de la dynastie carolingienne ; elle est ensuite reportée sur les souverains du Saint Empire.

6. Ce loyalisme n'est cependant pas un obstacle à l'attachement des églises à Rome.

7. Propre aux régions méridionales, notamment à Liège, est la dévotion à la Sainte Eucharistie : dévotion qui se traduira dans la suite par l'institution de la Fête-Dieu.

Telles sont les lignes générales de l'ouvrage. La tâche que s'était imposée le savant auteur présentait une difficulté à laquelle il lui a été impossible de se soustraire. Celle-ci vient de l'absence, au point de vue religieux, d'une homogénéité réelle des contrées qui constituent la Belgique d'aujourd'hui. Il fallait distinguer deux centres d'attraction : Cologne, métropole du Rhin, à laquelle se rattache la principauté de Liège, et Cambrai dont dépend le diocèse de Tournai. La nomination des évêques se faisait souvent en fonction de la politique allemande ou française, en sorte que, au lieu d'apparaître comme un ciment d'unité, l'élément religieux eut plutôt une influence décentralisatrice. C'est ce qui explique pourquoi l'œuvre du R. P. de Moreau ne donne pas la même impression que l'*Histoire de Belgique* de Henri Pirenne. Celui-ci se plaçait au point de vue économique, qui fut le facteur essentiel de l'unité belge. Le R. P. de Moreau nous montre mieux le lent travail d'évolution, contrecarré par le jeu de bascule des princes, sollicités souvent en divers sens par les influences française, anglaise et allemande.

La difficulté spéciale devant laquelle se trouvait le R. P. de Moreau rend compte de l'extrême réserve dont témoignent ses conclusions. On souhaiterait être parfois mieux renseigné sur le *pourquoi* de certains faits simplement enregistrés. Pourquoi, par exemple, les populations du sud se convertirent-elles plus rapidement que celles des contrées du nord ? La frontière linguistique qui divise la Belgique depuis les tout premiers siècles de son histoire correspond à celles du « pays des abbayes ». Serait-ce que les premiers apôtres du nord, plus que ceux du sud, étaient des organisateurs sans rapports étroits avec les populations ? On comprendrait ainsi la tendance qui pousse les sièges épiscopaux à se déplacer vers le midi. On aurait aimé à se voir guidé par un auteur de l'envergure du R. P. de Moreau dans la recherche de ces subtiles hypothèses, à laquelle conduit l'examen des faits.

Ce souhait est un dernier hommage rendu à une œuvre de grand

mérite. Elle témoigne de la rigueur avec laquelle les études historiques sont cultivées dans son pays.

Fribourg.

F. M. Braun O. P.

Henggeler Rudolf : Das Schlachtenjahrzeit der Eidgenossen nach den innerschweizerischen Jahrzeitbüchern. Herausgegeben und eingeleitet von P. Rudolf Henggeler O. S. B. (*Quellen zur Schweizer Geschichte*, Neue Folge, II. Abteilung : Akten. Band III, ix-427 Seiten mit einem Personen-, Orts- und Sachregister. Verlag von Emil Birkhäuser u. Co., Basel 1940.

Im Rahmen des Quellenwerkes zur Entstehung der schweizerischen Eidgenossenschaft war seinerzeit die Herausgabe der innerschweizerischen Jahrzeitbücher geplant. Verschiedene Schwierigkeiten verhinderten jedoch diese Publikation. Für den Zeitraum bis 1400 wäre die Zahl der Jahrzeitbücher zu knapp, während andererseits das 15. Jahrhundert deren so viele aufweist, daß die Publikation überhaupt finanziell zu kostspielig geworden wäre. So beschränkte man sich auf die Veröffentlichung der innerschweizerischen Schlachtjahrzeiten und diese Arbeit liegt nun vor. Sie ist entschieden verdienstvoll.

Das Schlachtenjahrzeit eines Ortes ist besonders aufschlußreich für die politische Geschichte. Aber auch andere Zweige der Wissenschaft werden aus der erwähnten Publikation Nutzen ziehen. In den Jahrzeitbüchern finden wir die Listen der Gefallenen, Notizen über den Verlauf einer Schlacht, erhalten wir Aufschluß über die Art und Weise, wie ein Schlachtjahrzeit gefeiert wurde. Das innerschweizerische Schlachtjahrzeit vermittelt uns auch Berichte über die Gründungsgeschichte der Eidgenossenschaft. Es gibt uns Aufschluß über die ersten Freiheitskämpfe des 14. Jahrhunderts und über den weitem Verlauf des Kampfes gegen Österreich. Wir finden Namen von den Gefallenen des alten Zürichkrieges, der ennetbirgischen Züge, des Burgunder- und Schwabenkrieges. P. Rudolf Henggeler beschränkte jedoch in verdienstvoller Weise seine Publikation nicht nur auf die Zeit des Mittelalters, sondern veröffentlichte auch die weitem Notizen und Listen bis und mit den Wirren des 19. Jahrhunderts. Wir lernen so die Namen und die Zahl der in den Glaubenskämpfen gefallenen Innerschweizer kennen. Auch gibt uns die Veröffentlichung Kunde von Eidgenossen, die auf fremder Erde fielen, sei es in Italien oder Frankreich oder gar wie einige Urner, die 1688 im Kampf gegen die Türken ihr Leben einbüßten. Das Schlachtjahrzeit von Nidwalden vermittelt uns einen Einblick in die Liste der gefallenen Kämpfer gegen die französischen Eindringlinge, die « nachdem sie durch hinterlistig angezettelte entzweiung und gewalt der waffen die ganze Schweiz dem revolutionären freyheit- und gleichheitsjoch unterworfen hatten », in den Schreckenstagen vom 9. bis 10. Herbstmonat 1799 Nidwalden verwüsteten. Auch die Gefallenen der Wirren der Freischarenzüge und die Opfer des Kampfes der Radikalen gegen die innerschweizerischen Kantone sind uns überliefert.

P. Rudolf Henggeler hat die einzelnen Schlachtenjahrzeiten nach der kantonalen Reihenfolge veröffentlicht. Uri, Schwyz und die beiden Unterwalden weisen ein einheitliches Schlachtenjahrzeit auf, was bei Luzern und Zug nicht der Fall zu sein scheint. In einer Einleitung werden wir mit den nötigen Besonderheiten des betreffenden Buches bekannt gemacht. Der Herausgeber vermittelt uns auch eine alphabetische Reihenfolge der Gemeindeanniversarien, die zugleich eine chronologische Übersicht und andere Erklärungen gibt. Henggeler läßt hierauf die eigentliche Publikation folgen. Für die Urschweiz legt er je das ausführlichste Schlachtenjahrzeit zu Grunde und gibt dann dazu aus den übrigen Büchern die Ergänzungen. Für Zug indessen war eine eingehendere Veröffentlichung notwendig, weil kein vollständiges Jahrzeit erhalten ist. Henggeler hat die Quellen persönlich eingesehen. Für die Urner **Jahrzeitbücher**, deren Einsichtnahme nicht möglich war, diente E. Wymanns Publikation « Das Schlachtenjahrzeit von Uri » (1916) als Grundlage.

So sehr die vorliegende Publikation von P. Rudolf Henggeler zu begrüßen ist, möchte man doch in einer Hinsicht einen Wunsch anbringen. Zweifelsohne wird diese Veröffentlichung auch in weitem Kreisen außerhalb der Landesgrenzen Beachtung finden. Schon deswegen wäre es gerechtfertigt gewesen, den Anmerkungen etwas mehr Platz einzuräumen. Man wäre dem Herausgeber dankbar für die genaueren Ortsbestimmungen von Schlachten, sei es außerhalb oder innerhalb unserer Landesgrenzen. Denn diese Arbeit vermittelt uns nicht nur die Namen der Kämpfer von bekannten Schlachten, sondern auch Begebenheiten, die sich außerhalb des Landes oder innerhalb seiner Grenzen zutrugen und die mehr oder weniger bekannt sind. Hierin hätte der Herausgeber am Quellenwerk selber ein Vorbild gehabt.

Der Publikation ist ein sorgfältig angelegtes Orts-, Personen- und Sachregister beigefügt. So stellt die Veröffentlichung einen schönen Beitrag zur Erforschung unserer Landesgeschichte dar. Wir sind dem Herausgeber besonders für die Publikation von innerschweizerischen Quellen dankbar, zumal auf dem Gebiet der innerschweizerischen Geschichtsforschung des Historikers noch manche wichtige Arbeit harret.

Luzern.

Johann Baptist Villiger.

Anfrage.

Petrinerorden ?

1825 erteilte die Gemeinde Risch ihrem jungen Mitbürger Nikolaus Kleimann in der Stockeri das Patrimonium mit der Begründung, er wolle den Petrinerstand ergreifen. — Vielfach begegnete mir die Angabe « Mitglied des Petrinerordens » bei den Zuger Geistlichen in den Erhebungsformularen zur Enquête des Ministers Stapfer. Das Schweizerdeutsche Wörterbuch enthält den Ausdruck nicht; er muß immerhin, da ihn die Geistlichen selber gebrauchen, eine ehrenhafte Bezeichnung gewesen sein. Welche Bedeutung ist mit ihm zu verbinden ?

A. Iten, Pfr., Risch (Zug).